phy is exhaustive. This study complements Howe's precedent scholarship and assumes, by its authority and integrity of presentation, the status of a standard in contemporary scholarship relevant to Anglo-Saxon England.

DANIEL WRIGHT, *Auburn University*

Ronsard et la Grèce. 1585–1985. Actes du colloque d'Athènes et de Delphes, 4–7 octobre 1985, présentés par Kyriaki Christodoulou, Paris, Nizet, 1988, "Publications de l'Union scientifique franco-hellénique, série "Recherches no 3", Pp. 350.

"Ronsard et la Grèce", sujet premier s'il en fut, et que l'on en traite à Athènes et à Delphes! Les organisateurs, Kyriaki Christodoulou en tête, ne pouvaient trouver meilleure justification. Essayons de rendre compte de ce riche et beau colloque. Plusieurs idées neuves s'y sont manifestées en ce qui concerne le rôle du monde grec dans la réflexion théorique de Ronsard, dans la constitution des modèles et dans l'image que le poète laisse de lui à la postérité.

Le rôle de la Grèce dans l'entreprise théorique que Ronsard poursuit toute sa vie a donné lieu à des communications d'un grand intérêt (première partie: "Ronsard et les valeurs grecques" et quatrième partie: "La Grèce dans la poétique de Ronsard"). L'héritage de la mythologie hellénique fait l'objet de nombreuses communications de la deuxième partie: "Ronsard et la mythologie grecque": elles nous introduisent au cœur de l'imaginaire ronsardien. On reprend, dans une troisième partie, l'importante question des modèles ("Ronsard et les lettres grecques"). Enfin, quelques communications esquissent la fortune de l'hellénisme ronsardien ou explorent la voie comparative (cinquième partie: "Ronsard: sa place dans la critique et la littérature comparée").

S'inspirant de Roger Zuber, Franca Bevilacqua-Caldari montre, à travers Colletet et son *Discours de l'Eloquence et de l'Institution des Anciens* (1636), que les débats littéraires du dix-septième siècle reflètent les mêmes préoccupations et obéissent aux mêmes idéologies que ceux du seizième siècle. Colletet et les libertins qui évoluaient autour de lui ont fixé les marques d'une continuité littéraire – fondée sur l'imitation composite – entre la Pléiade et les doctrines contemporaines. Décrivant les plaidoyers de Ronsard pour l'affranchissement de la Grèce et son soutien aux exilés grecs réfugiés en France, Kyriaki Christodoulou met en exergue le rôle historique capital de Ronsard au sein du grand courant philhellène qui se développe en France au seizième siècle. Madeleine Le Merrer revient sur la généalogie de Francus, la précise à l'aide des travaux de Colette Beaune et suit le parcours du guerrier jusqu'à "la nouvelle Troie: Paris". Ce souverain troyen est marqué par le modèle médiéval du roi soucieux des fins dernières de son peuple; ainsi, le poème épique doit servir non seulement à la restauration des valeurs nationales mais aussi à marquer le besoin d'une régénérescence qui passe par la purification des actes du roi. Gilbert Schrenck est l'auteur d'une contribution fort intéressante sur les *Hymnes*

de 1555–1556. Constatant que la structure du recueil est régie par des alternances entre histoire et mythologie, il s'interroge sur la signification de la coexistence d'un temps "primordial" et d'un temps "historial". Gilbert Schrenck montre qu'au-delà du "désordre" apparent des *Hymnes*, qui est le fait d'une esthétique pensée en termes de "varietas" et de "copia", les *Hymnes* établissent non seulement un dialogue avec les Grands, à travers la double référence à l'histoire et à la mythologie, mais aussi un dialogue avec eux-mêmes, et instaurent une réflexion sur l'art et la place du poète, associée aux impératifs du juste milieu.

Alain-Maurice Moreau ouvre la section "Ronsard et la mythologie grecque" par un article très clair sur l'anabase (escalade du ciel) présomptueuse. Il montre, chez Ronsard, l'importance et l'ambivalence du mythe des Géants: il peut symboliser à la fois les affrontements entre catholiques et protestants et l'élan des Muses conduisant à la gloire et à l'immortalité. Ronsard orchestre les figurations non seulement pour dénoncer les dangers de l'*hubris*, mais aussi à des fins esthétiques. Hélène Moreau, quant à elle, dégage les principaux éléments du mythe d'Alphée et d'Aréthuse: si les amours du fleuve et de la source ne président à aucun développement narratif important dans les poèmes de Ronsard, elles contribuent à l'instauration d'une géographie mythique dont les prolongements créent une orchestration de l'union. Géralde Nakam étudie le mythe de Cybèle, qui apparaît souvent dans l'oeuvre de Ronsard et comporte des significations spécifiques. Si le mythe fournit des métaphores de la fécondité, de la féminité et de la sexualité, il permet aussi au poète de la *Franciade* d'exalter les Valois, de construire une mystique royale. Il exprime surtout le travail poétique. Jeanne Papaspyridou s'intéresse à Aphrodite-Vénus. Grâce à elle, on voit comment le poète construit son image de Vénus à partir des textes grecs. La déesse est souvent la muse de Ronsard et son idéal de beauté féminine; l'imitation du poète n'est pas servile et Ronsard a enrichi l'image de Vénus. Giuliana Toso-Rodinis s'applique à montrer également la prégnance et la polysémie des mythes en examinant celui de Thésée et en dénombrant les différentes utilisations que Ronsard en a faites. Arnaud Tripet s'intéresse au mythe d'Hélène; le mythe au seizième siècle peut être une explication du monde et renvoyer à un syncrétisme pré-cartésien, il peut être aussi ornement poétique et correspondre à l'*inventio* rhétorique. A travers l'oxymoron et la syllepse, A. Tripet montre de façon très sensible comment le mythe traduit une angoisse et, selon la leçon de J.-P. Vernant, est un "outil logique de médiation entre les contradictions insolubles au niveau de vécu". Il appartient à Jean-Louis Vieillard-Baron de clore la partie réservée au mythe. Examinant ce que devient chez Ronsard le Narcisse d'Ovide, le critique montre que c'est toute l'aventure poétique de Ronsard qui se fait jour à travers le mythe. Celui-ci correspond à une image emblématique de la création poétique et enregistre, au cours de la carrière de Ronsard, le "déplacement du désir".

Robert Aulotte ouvre la troisième section en mesurant les influences de Plutarque sur l'oeuvre de Ronsard. Il est indéniable que Ronsard connaissait Plutarque, et il lui a d'ailleurs rendu hommage, ainsi qu'au Plutarque français, Amyot. Mais

l'oeuvre du poète ne présente jamais des emprunts indiscutables ou des marques probantes des transpositions: elle fait entendre seulement des échos du Chéronéen. Charles Béné s'attache à montrer l'impact de l'oeuvre de Théocrite sur l'économie de l'édition des *Amours* de 1560 et plus spécialement du *Deuxième Livre*. Ce dernier livre doit au poète grec tant son équilibre architectural que son inspiration. L'influence de la Grèce sur la *Franciade* n'est que superficielle, nous dit Roger Dubuis. Une des causes de l'échec de l'oeuvre serait une mauvaise "assimilation" du modèle grec en "porte-à-faux, vis-à-vis de ses lecteurs, comme vis-à-vis de lui-même". Comme Charles Béné, Hélène Naïs s'intéresse à l'influence de Théocrite sur Ronsard: importance de la figure d'Adonis et caractère fragmentaire de l'imitation. La contribution d'Isabelle Pantin s'inscrit dans la même veine que celle de Roger Dubuis. Même si la *Franciade* se déclare avec ostentation oeuvre d'imitation homérique, Ronsard transforme son modèle par superposition d'autres textes de référence et rend ambigu le projet initial: "La cause formelle et la cause matérielle ne concordent pas". Ce n'est pas l'influence générale de l'*Anthologie grecque* sur Ronsard qui intéresse Henri Weber, mais les traductions que le poète en fait. Cette traduction est complexe et se révèle une imitation-crédation d'une grande variété.

Dans le premier article de la quatrième partie, Andrée Comparot-Bouchard constate que Ronsard préfère à la pensée aristotélicienne un platonisme qui répondrait à la pensée chrétienne. Analysant des lettres de Pic de la Mirandole et de Bembo, A. Comparot-Bouchard estime que la préface des *Odes* se fonde sur les termes de ces deux acteurs et que l'*Art poétique* en développe les principes. Jean Lafond apporte une contribution précieuse sur la spécificité de la poétique des *Sonets pour Helene*. Si la formule "Helene est mon Parnasse" relève de la rhétorique amoureuse, elle n'en imprime pas moins sa marque au recueil. On assiste à un retournement du topos pétrarquiste de l'amour dicté par un destin aveugle. Le renoncement aux Muses, amorcé comme un paradoxe en 1552, trouve son aboutissement logique avec les *Sonets pour Helene*. La jeune femme n'est plus essentiellement médiatrice entre le poète et les dieux, son individualité y gagne, ainsi que son autonomie. Le poète n'est plus "vates", mais il chante admirablement dans une tonalité humaine. Gisèle Mathieu-Castellani analyse de très près l'aristotélisme esthétique de Ronsard. Le vraisemblable est, chez Aristote, une catégorie d'ordre logique; il se définit par rapport au nécessaire. Le nécessaire et le vraisemblable bordent les deux modalités de la représentation. Quant au possible, objet d'imitation de la poésie, il peut l'être selon le nécessaire ou selon le vraisemblable. Dans la *Poétique*, le vraisemblable est un concept et il est défini par la logique. Chez Ronsard, lecteur d'Aristote, le vraisemblable correspond seulement à une spécification de la Poésie opposée à l'Histoire, domaine du vrai. L'opposition du vraisemblable et de la vérité se substitue à l'opposition aristotélicienne entre ce qui s'est passé en effet et ce qui est susceptible d'advenir; le vraisemblable est ainsi ramené au possible. Le vraisemblable n'est plus qu'une notion, la vraisemblance, et elle définit la spécificité de la poésie en lui accordant pour objet la fiction. Vision

appauvrie de la philosophie d'Aristote, mais gain considérable pour le poète! Evaghélos Moutsopoulos reprend la question du platonisme et son rôle sur l'inspiration du poète. Ronsard défend la conception du poète énergumène, purifié, brûlé par les quatre fureurs. Le poète est à la fois agent (il traduit les messages des dieux) et passif (il est un possédé qui crée inconsciemment).

Ouvrant la cinquième partie, Jacques Bailbé nous offre une belle étude à propos de l'influence de Ronsard sur Garnier. Procédant par contamination d'épisodes divers, Garnier pratique une imitation féconde, transformant la signification profonde dont il s'inspire. Claude Faisant est l'auteur d'une contribution très riche portant sur l'histoire de la réception chez Ronsard. A l'époque classique, on condamne principalement le poète pour sa conception de l'imitation. Cette attitude met en lumière le rôle décisif des schémas historico-critiques dans la construction des mythes culturels qui gouvernent l'histoire de la réception. Puis l'auteur éclaire les mutations épistémologiques qui renouvellent le préjugé anti-hellénique dans les années 1880-1820; il montre enfin comment ce préjugé s'infléchit pour se réduire nettement dans les années 1830. Signalons encore qu'en fin de volume, Claude Faisant est l'auteur d'un rapport de synthèse très réussi. Kazimierz Kupisz apporte un éclairage supplémentaire sur l'onomastique d'Hélène. Il rapproche Ronsard de Jean Kochanowski, un contemporain polonais, qui s'est lui aussi montré sensible au souvenir d'Hélène de Troie, mais en "élève plus respectueux des anciens que le poète français si inlassablement soucieux de se distinguer d'eux". Edgar Pich se donne également pour but d'interroger la "fonctionnalité" d'Hélène dans une étude comparative portant sur les *Sonets pour Helene* de Ronsard et les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle. E. Pich met fort bien en lumière les voies de la rêverie onomastique autour du nom d'Hélène et montre les rapports d'opposition, significatifs culturellement, qui permettent de confronter, par delà les siècles et les mentalités différentes, l'imaginaire des deux auteurs. Comme l'indique le titre du dernier article, "Sappho, Ronsard, Elytis: esquisses pour une phénoménologie de la poésie érotique", Patrick Quillier tente de montrer la présence d'une phénoménologie du moi lyrique "au-delà de toutes les esthétiques restreintes" et des études biographiques. Étudiant les rapports entre la voix de l'aimée et la parole de l'amant, il décrit ce qu'il nomme "l'avènement de ce langage second qu'est le lyrisme" et montre que la poésie érotique, née en Grèce, a mené une aventure du langage qui met en jeu les relations du poète avec autrui et avec le monde.

J'interromps ici cette recension. Il est difficile à la fois d'être fidèle à plus de vingt-cinq contributions et d'exercer les droits de la critique et du jugement. J'ai pensé être plus utile au lecteur en mettant l'accent sur le premier aspect.

ANDRÉ GENDRE, *Université de Neuchâtel*